

DAÏ DAÏ FILMS PRÉSENTE

VALÉRIE
BONNETON

MICHÈLE
LAROQUE

SABRINA
OUAZANI

AVEC LA PARTICIPATION DE
CLOVIS
CORNILLAC

DES JOURS MEILLEURS



 FESTIVAL DE L'ALPE D'HUEZ 2025
SÉLECTION OFFICIELLE

UN FILM DE

ELSA BENNETT ET HIPPOLYTE DARD

SCÉNARIO DE ELSA BENNETT ET HIPPOLYTE DARD AVEC LA COLLABORATION DE LOUIS-JULIEN PETIT

DAÏ DAÏ FILMS PRÉSENTE

VALÉRIE
BONNETON

MICHÈLE
LAROQUE

SABRINA
OUAZANI

AVEC LA PARTICIPATION DE
CLOVIS
CORNILLAC

DES JOURS MEILLEURS



UN FILM DE
ELSA BENNETT ET HIPPOLYTE DARD

PRODUIT PAR
VANESSA DJIAN

France – Durée: 1h44 - Scope: 1.85 - Couleur – 5.1

Dossier de presse et matériel iconographique disponibles sur
www.wildbunchdistribution.com

AU CINÉMA LE 23 AVRIL

wild bunch

DISTRIBUTION

Wild Bunch
65 rue de Dunkerque
75009 Paris
distribution@wildbunch.eu
01 43 13 21 15

RELATIONS PRESSE

I Like to movie - Sandra Cornevaux
sandra@iliketomovie.fr
Lucie Raoult
lucie@iliketomovie.fr

SYNOPSIS

À la suite d'un accident de voiture, Suzanne perd la garde de ses trois enfants. Elle n'a plus le choix et doit se soigner dans un centre pour alcooliques. À peine arrivée, elle y rencontre Alice et Diane, deux femmes au caractère bien trempé... Denis, éducateur sportif, va tenter de les réunir autour du même objectif : participer au rallye des Dunes dans le désert marocain. Il devra s'armer de beaucoup de patience et de pédagogie pour préparer cet improbable équipage à atteindre son objectif.



ENTRETIEN AVEC ELSA BENNETT ET HIPPOLYTE DARD

Quelle est l'origine de l'histoire de votre film: *Des jours meilleurs?*

Elsa Bennett : Faire ce film était une nécessité. Je souhaitais traiter le sujet de l'alcoolisme des femmes afin d'essayer de les aider à sortir du silence et avoir l'espoir d'entrouvrir une porte sur ce tabou qui perdure alors qu'il s'agit, en réalité, d'un véritable enjeu de santé publique. Au cours de ma vie, j'ai été personnellement impactée par des événements liés à l'alcoolisme de femmes de mon entourage proche, ce qui a déclenché mon besoin d'en parler. La spécificité de l'alcoolisme féminin est qu'il est très souvent vécu dans la honte, la culpabilité et donc dans le silence. Encore trop de femmes ne parviennent pas à se faire aider car la pression sociale, professionnelle et familiale est trop forte. Ainsi, le sujet reste très sensible, en particulier pour les mères de famille.

Hippolyte Dard : L'alcool est effectivement quelque chose de très présent dans les familles, y compris dans la mienne. En nous penchant sur le sujet, nous avons constaté qu'il y a eu des films sur l'alcoolisme au masculin, et pratiquement aucun sur les femmes et l'alcool.

Quelles sont les spécificités de l'alcoolisme des femmes et qu'il était important de restituer dans le film ?

EB : Ni les familles, ni la société ne veulent ouvrir les yeux sur les femmes en souffrance. Tous les témoignages que j'ai recueillis, le confirment. Un grand nombre de femmes se sentent très seules face à leur addiction. Dans le but d'approfondir le sujet, nous avons consulté Laurence Cottet, ancienne alcoolique qui donne aujourd'hui de nombreuses interviews et des conférences sur la manière dont elle s'en est sortie. Elle nous a permis d'accéder aux centres d'addictologie, afin de rencontrer des femmes qui se sont portées



volontaires pour témoigner. Nous avons découvert des personnes qui avaient parcouru un immense chemin, souvent semé d'embûches, car le côté légal de l'alcool rend plus difficile l'abstinence, une fois sorties du centre. C'est un véritable combat à mener pour ne pas céder à la tentation. L'alcool est partout et il est socialement très difficile de se positionner en dehors de la consommation. Lors de ces rencontres avec ces femmes, j'ai surtout saisi la dimension de la maladie alcoolique qui avait pris le dessus sur leur volonté de s'en sortir. C'est un long travail pour chacune d'entre elles de saisir la complexité du système de l'addiction. Quelles en sont les causes et comment s'en sortir. Cette immense solitude, il fallait la rompre en la racontant, en la filmant.

Des jours meilleurs est une comédie dramatique. En quoi garder une pointe d'esprit de comédie était indispensable au récit ?

EB : C'était une ligne de crête pas évidente à tenir lors de la co-écriture avec Louis-Julien Petit. Mais j'avais toujours en tête de ne surtout pas trahir la parole et le vécu de ces femmes. Il ne fallait ni les blesser, ni tourner en dérision le sujet. En revanche, il était essentiel que ce film soit porteur d'espoir et pour y arriver, certaines scènes de comédie se sont naturellement insérées dans la narration afin de donner de l'oxygène au récit.

HD : Quand vous allez dans les centres de désintoxication, les malades sont souvent sans énergie, surtout au début. Or, pour nous, il était important de réussir à apporter des petites situations de comédie, parce que la comédie est nécessaire à l'existence.

EB : La comédie était importante pour que notre histoire soit accessible, mais aussi pour donner une idée de ce que peut être la résilience. Car la résilience, c'est aussi retrouver le goût de la vie et des autres. Et donc la promesse d'un sentiment de bien-être et de joie que l'on peut ressentir à nouveau. Ainsi, la comédie aide à faire passer

plus facilement certains messages. Pour que ces femmes soient davantage entendues et comprises, en particulier par leur entourage.

Par ailleurs, quand je rencontrais ces femmes dans les centres, il y avait aussi dans les échanges avec elles de l'humour, de l'ironie et une certaine forme d'autodérision. Quand elles parlent de leur alcoolisme, elles ne l'évoquent pas toujours d'une manière dramatique. Malgré la violence de leur histoire personnelle, elles peuvent aussi avoir vécu des situations ubuesques avec l'alcool qui dépassent la fiction. Et je me suis sentie la légitimité de pouvoir en rire parfois sans dénaturer le sujet.

Parlez-nous des trois personnages principaux : Suzanne, Diane, et Alice ?

HD : Suzanne est une femme dont la vie quotidienne est celle de la plupart d'entre nous. Elle peut être notre voisine, notre mère, notre sœur. Ce qui lui arrive, peut advenir à n'importe qui.

Diane est socialement davantage favorisée, mise en valeur. Elle est le symbole que l'alcoolisme s'attaque absolument à toutes les classes sociales.

Enfin, on a cherché un personnage qui pouvait apporter la vitalité de la jeunesse. Pour avoir fréquenté ces centres, j'ai constaté qu'il y a plein de jeunes femmes. Alice est une fille adoptée, dans son cas, c'est une fracture dans sa vie, ça la fragilise sans qu'elle en soit vraiment consciente. C'est aussi une bonne vivante qui va trop loin depuis trop longtemps, qui boit de plus en plus.

Toutes ces femmes ont ce point commun de boire pour faire taire une souffrance.

EB : Pour Suzanne, la nécessité d'être une bonne mère, d'assurer dans son travail, et de tenir debout sans ciller est devenue une équation impossible. Il fallait raconter l'alcoolisme à travers la charge mentale des femmes d'aujourd'hui qui doivent travailler, avoir une vie sociale, élever des enfants, alors qu'elles se retrouvent souvent en familles monoparentales. D'où la décision de raconter la solitude de Suzanne, suite au décès de son mari. Cela permettait de révéler une souffrance symptomatique, le déclencheur de son addiction. Chez beaucoup de femmes, l'alcool est vécu comme un antidépresseur, une échappatoire, un remède à court terme. Même si elles ont conscience que cela ne règle rien au problème de fond. Car évidemment, la charge mentale, l'angoisse de ne pas y arriver, le manque d'estime de soi, la peur de ne pas être une bonne mère, de ne pas assurer au travail perdurent. Mais l'alcool permet, sur le moment, pour elles, de mieux le supporter, jusqu'au point de bascule, qu'elles ne voient pas toujours venir.

Concernant le personnage d'Alice, nous voulions raconter quelque chose de plus urbain. Un alcoolisme mondain, festif, plus insidieux. Celui de quelqu'un qui ne boit pas tous les jours, mais qui va avoir un comportement excessif avec l'alcool, ne va pas réussir à se mettre de limite. C'est un rapport compulsif à l'alcool, comme on peut avoir aussi un rapport compulsif à la consommation en général, dans d'autres formes de dépendances. Alice rencontre cette forme d'alcoolisme particulier que l'on voit de plus en plus et qui raconte davantage la jeunesse d'aujourd'hui. Dans les centres, on est à 20 % de femmes. Dans dix ans, on sera à 50 %, et notamment dans la population de très jeunes femmes entre 18 et 25 ans. C'est pour cela qu'il était nécessaire de s'adresser, à travers ce film, à plusieurs générations de femmes.

Et Diane ?

EB : L'alcool, comme souvent d'autres typologies d'addictions, fait passer à côté de la promesse d'une vie. Diane aurait pu avoir une carrière beaucoup plus flamboyante que celle qu'elle a eue quand elle arrive au centre. Au cours de ma vie, c'est quelque

chose que j'ai souvent constaté : des individus qui avaient un talent, artistique ou autre, des désirs, des rêves et dont les capacités ont été entravées par leur addiction, que ce soit l'alcool ou autre. Quand le produit prend le dessus, on perd le contrôle puis le fil de son désir. On ne peut plus lutter.

C'est prégnant à ce point dans la société ?

EB : Ah oui. Quand on a fait la première projection test avec des spectateurs qui ne connaissaient pas le sujet du film, beaucoup sont venus nous voir à la fin pour nous partager leurs problématiques personnelles : « C'est arrivé à ma grand-mère, ma mère, mon père, ma sœur... » Ce sujet touche tout le monde d'une manière plus ou moins éloignée.

Comment avez-vous constitué votre casting ?

HD : On avait tout de suite imaginé Valérie Bonneton pour jouer Suzanne, cette mère de famille, veuve totalement dépassée par la vie. Valérie possède cette palette de jeu très nuancée qui va du drame au sourire possible, elle sait pousser son visage, son regard à s'abandonner face à un quotidien intenable. En ce qui concerne Michèle, elle nous a dit : « Je ne peux pas passer à côté de ce sujet-là ». Et Sabrina possède un phrasé naturel très énergique qui correspond à un personnage ivre de sa propre nervosité comme l'est Alice.

Vos trois actrices, Valérie Bonneton, Michèle Laroque et Sabrina Ouazani, ont des énergies très différentes. En quoi était-ce important pour le film ?

EB : Il fallait travailler sur des contrastes très forts entre nos trois héroïnes pour que le maximum de femmes puissent s'identifier. Ce n'est pas un sujet dont on peut parler de manière unilatérale, chaque histoire est singulière et unique. Nous avons besoin de parler de l'alcoolisme de manière universelle mais que ce soit accessible grâce à une histoire intime. Et nos trois comédiennes, parce qu'elles sont très aimées, permettent de décomplexer les femmes susceptibles d'aller voir ce film.

HD : Ces personnages sont des femmes actives et, à leur manière, indépendantes. À ce moment-là de leur vie, elles sont obligées d'être là, elles ont toutes leurs raisons, il va falloir qu'elles fassent vie commune, et même qu'elles s'entendent, alors qu'elles ont des rythmes et des modes de vie différents. D'un seul coup, il faut qu'elles soient à l'unisson pour guérir. Il faut qu'elles s'ouvrent sur les autres, alors que l'alcoolisme pousse souvent à être centré sur soi-même.

Il y a aussi une voix masculine incarnée par le coach en mécanique, joué par Clovis Cornillac. Qu'apporte ce personnage, vecteur de comédie, à votre histoire ?

EB : Denis, le personnage joué par Clovis, devait incarner l'humanité avec laquelle les soignants abordent les personnes en proie à une addiction. Les addictologues, les médecins, les infirmières qui travaillent dans les centres d'addictologie se démènent chaque jour pour leurs patients, sans jamais perdre espoir. C'est une forme de don de soi ultime. Clovis était parfait pour le rôle car il est doté d'une extrême bienveillance et d'une humanité sincère. Il a emmené son personnage au-delà de ce qui était écrit dans le scénario, en y ajoutant de la profondeur et de l'authenticité.

HD : Oui, on avait besoin d'un personnage masculin émouvant, qui apporte une part instinctive, pratique, et pragmatique dans la vie de ces femmes. C'est un personnage qui permet un décalage, un autre regard sur ces femmes.

Pourquoi ce choix de faire faire à ces femmes de la mécanique qui est une activité certes structurante, mais en général davantage attribuée aux hommes ?

HD : On s'est dit : « Que peuvent faire ces femmes d'original, qu'on n'a pas déjà vu ? » On avait entendu parler de courses automobiles féminines, de rallyes dans le désert. Et tout à coup nous est venue l'idée de prendre des femmes alcooliques et de les mettre au volant ! C'est farfelu et créatif, mais surtout cette course c'est un dépassement de soi, un exploit, quelque chose dont elles peuvent être fières.

Le territoire est très important dans ce moment de vie de ces femmes. Il y en a deux : celui fermé du centre, intérieur ; et ; celui de la liberté, de la ligne d'horizon lointaine, extérieur, le désert. Pourquoi avez-vous structuré votre histoire de cette façon ?

HD : On aimait l'idée que le centre ne soit pas trop vaste, avec des limites physiques. Cela symbolise le côté « enfermant » de la maladie. Et puis, en voie de guérison, on découvre que le monde extérieur existe, c'est la liberté du désert, de la ligne d'horizon à perte de vue. On a choisi de tourner la première partie du film dans le centre, avec la lumière du Nord, car cela nous donnait une couleur un peu plus froide, c'est le début de la lutte. C'est un ciel de pluie. C'est l'état intérieur de ces femmes quand elles débarquent. Elles ne voient plus le soleil. Et puis, on voit la lumière dans un coin,



la lumière au bout du tunnel. La vie dehors. On a rencontré des femmes qui avaient eu besoin de faire le Rallye automobile, car elles avaient vécu de vrais changements dans leur vie.

EB : Ce qui était primordial, c'était de conserver cette ligne invisible entre l'intérieur et l'extérieur. Raconter que même à l'extérieur, elles sont encore prisonnières de la maladie, que tout n'est pas réglé. Il fallait faire attention de ne pas perdre les personnages au profit de l'action. Donc, il était important de rester proches d'elles tant par l'histoire qu'à travers la caméra. Nous n'avons pas fait de plans de drones par exemple, trop aériens, ce qui était contre-productif avec l'histoire que nous avons à raconter. C'était très important de rester au plus près de nos héroïnes, de continuer à vivre avec elles les obstacles qu'elles allaient encore rencontrer, mais aussi leurs victoires. Aujourd'hui beaucoup de centres proposent des activités sportives : vélo, aviron, faire une étape du Tour de France... parce que la guérison par le sport devient un axe possible sur le plan thérapeutique. Ensuite, le côté fiction est entré en jeu. Nous cherchions à raconter un projet pour ces femmes qui symbolisait l'espoir d'une manière XXL.

Il y a une phrase dans le film qui résume le mystère du combat contre l'addiction: « L'addiction, ce n'est pas une question de volonté... » En quoi était-elle indispensable au film ?

EB : L'alcoolisme et la dépendance ne sont effectivement pas que des questions de volonté. À un certain stade, la problématique se situe à un endroit physiologique et chimique dans le corps. L'alcool se met à fabriquer une dopamine de synthèse que le corps ne fabrique plus lui-même. Lors du sevrage, le corps est privé de cette dopamine qui est comme une « hormone du bonheur », d'où les épisodes dépressifs quasiment incontournables suite à l'arrêt de l'alcool. C'est plus fort que soi, les dépendants ne peuvent pas lutter seuls, ils ont besoin d'être sédatés pour affronter cette épreuve. Et s'il y

a un épisode de rechute, cela résulte souvent sur une situation plus critique, parce que le corps fait payer « une addition » après un épisode d'abstinence. 80 % des femmes qui sortent des centres, rechutent. C'était important de montrer ces mouvements de très hauts et de très bas, dans la trajectoire du combat contre l'addiction.

HD : Une autre phrase est également fondamentale, c'est quand le médecin dit : « Vous n'allez pas passer de la honte de boire, à la honte de ne pas boire. ». C'est fou cette espèce de charge mentale que le monde extérieur met sur les gens qui ne boivent plus.

Lors de votre travail de préparation, à quel point les visites dans les centres de désintoxication étaient-elles déterminantes ?

EB : Même si l'accès est difficile, il n'était pas envisageable de ne pas aller dans un centre et de ne pas y emmener nos comédiens. Nous devions tous nous confronter à la réalité de ces femmes. Cela nous a permis d'avoir des entretiens avec des volontaires qui nous ont parlé d'elles et de leur parcours. C'était bouleversant d'écouter ces partages si intimes et si chaotiques. Cela nous a conforté dans la nécessité de faire ce film et de porter leur voix.

HD : C'était primordial. Laurence Cottet nous a fait comprendre à quel point c'est important de parler de ce sujet. En allant dans les centres, on s'est rendu compte que les gens qui parlent dans les réunions, s'abandonnent peu à peu et que cela est heureusement contagieux. Quand l'une parle, une autre se lance et ainsi de suite. Chacun apprend à connaître l'autre. Les malades sont de plus en plus en confiance et c'est ce qu'on voulait montrer.

Votre film est aussi un film de visages. Le visage non maquillé des comédiennes. Comment avez-vous travaillé cela ?

EB : Le sujet a tout de suite été abordé avec elles. C'était très important d'en parler et d'avoir leur consentement sur la façon dont nous voulions les filmer lors de certaines séquences. Il fallait qu'elles acceptent d'aller à un endroit inconnu, celui d'un certain dénuement. Il y a eu une confiance énorme de leur part, un abandon. Je les remercie encore chaleureusement pour cela.

HD : Oui, en montrant un certain lâcher prise physique. Par exemple, Valérie a été formidable en incarnant pleinement l'évolution physique de son personnage à travers notamment des gros plans face caméra quand son personnage va très mal.

Parlez-nous du choix de ces séquences face caméra, où de très nombreux personnages se révèlent ?

EB : Ce n'était pas écrit dans le scénario au départ. Au moment du casting pour les seconds rôles, j'ai fait faire pas mal d'improvisation aux comédiennes. Le fait d'être une femme et d'être souvent seule avec elles, il y a eu une confiance qui s'est installée. Je voyais que pour certaines la frontière entre leur histoire personnelle et leur personnage était mince. Et finalement, j'ai senti que ces improvisations proposées au casting devaient, sous une forme ou une autre, exister dans le film. Tout à coup, on accédait à quelque chose d'assez intime qui allait au-delà du film. Ces femmes ont apporté quelque chose d'encore plus réaliste. On est, précisément dans ces séquences, à la frontière du documentaire.

HD : Ces confessions permettent de voir qu'il y a plusieurs sortes d'alcoolisme, mais un même mécanisme de comportements. Par exemple, au début, elles sont toutes

quasiment dans le déni. Et ça, c'est une vérité. Les médecins nous ont tous dit que les alcooliques minimisent leur consommation d'alcool. On s'est dit alors qu'il serait intéressant de suivre l'évolution de toutes ces femmes à travers cet exercice de récit face caméra. On a posé la caméra avec en face un médecin et des questions. On ne savait pas du tout comment ces confessions allaient se transformer. Certaines comédiennes se sont mises à pleurer. Le tournage a duré au moins trois heures. On a des rushes incroyables. C'était vraiment magique de filmer ça.

La part d'improvisation a été très importante ?

HD : Oui, notamment lors des séquences de groupe. Les trois comédiennes principales avaient des dialogues-clés à délivrer pour être sûres de rester toujours dans notre sujet, mais, pour les autres, elles intervenaient de manière libre en fonction de leurs personnages. Elles sont toutes rentrées dans le jeu et ont ainsi vraiment construit, enrichi le film.

***Des jours meilleurs* est une comédie dramatique populaire, notamment à travers l'utilisation de références qui font partie de notre vie de tous les jours comme la chanson de variétés. Pourquoi avoir eu recours à ces moments musicaux ?**

HD : On a mis des musiques qui nous parlent et qui parlent aux gens. Moi, quand je regarde un film et qu'il y a une séquence musicale, si je connais la chanson, ça m'emporte deux fois plus vite. On avait envie que le public soit pris tout de suite, qu'il chante avec nous, et nos personnages. Encore une fois, c'est toujours le principe de partage avec les spectateurs.

EB : C'était une manière de raconter ce temps qui passe. Il était important d'avoir ce processus temporel qui permet au spectateur de se dire : « Tiens, elles vont mieux ». On est, à ce moment de l'histoire, dans le besoin de les voir progresser, sortir peu à peu de leur addiction, retrouver de l'espoir. Nous voulions créer cet ascenseur émotionnel pendant lequel on a l'impression qu'elles vont mieux, alors qu'en réalité, elles sont encore très fragiles. La guérison n'est pas une science exacte et la rechute peut advenir à n'importe quel moment de la cure.

Quelle est votre interprétation du titre: *Des jours meilleurs* ?

EB : L'interprétation du titre pour moi, c'est qu'il est nécessaire de tout mettre en œuvre sur le plan politique, médical, et sociétal pour aider ces femmes qui n'arrivent pas forcément à décrocher leur téléphone. Il faut qu'on réussisse à replacer cette question de la prévention au centre du débat ainsi que celle du nombre de structures d'accueil. Le titre, c'est l'idée de déconstruire les sentiments de honte et de culpabilité pour que ces femmes puissent entrevoir l'espoir d'une guérison possible. Et donc de « vivre *des jours meilleurs* ». Trouver sa place dans le monde, c'est l'histoire d'une vie. Ces femmes doivent avoir une prise en charge, mais elles ne peuvent pas le faire seules.

HD : J'aime beaucoup le titre parce que c'est une ouverture. Ce n'est pas une question de happy end, mais effectivement de « jours meilleurs ».

C'est un film sur la solidarité aussi ?

EB : Oui, on a tous besoin de cette solidarité sociale, familiale, professionnelle, à tous les niveaux. Car aujourd'hui, c'est évidemment ce qui fait défaut, dans toutes les strates de la société, malgré le temps précieux que donnent les professionnels de la santé et les bénévoles des associations. Laurence Cottet nous a raconté son histoire,

son point de bascule : « Je m'effondre devant 600 personnes et il n'y a pas de prise en charge, on n'appelle pas les pompiers parce que ça fait peur ». Je me suis dit qu'il était essentiel de dire qu'on est tous responsables lorsque des individus, dans notre entourage, traversent une grande souffrance. Dans un monde idéal, chacun de nous devrait pouvoir ouvrir les yeux sur l'autre. Au-delà de la solidarité, il existe l'altérité.

Est-ce qu'on pourrait dire pour personifier ce film, que c'est un film qui aime la vie ?

HD : Oui, tout à fait. C'est comment redonner de l'espoir à des personnes qui n'en ont plus du tout, qui font finalement de nouveaux choix dans leur vie, qui veulent s'en sortir. Car il faut aimer la vie, il faut y croire encore, même si ça semble insurmontable parfois.

EB : Ce film parle de la vie. Du dépassement de soi. C'est un hommage à toutes les femmes qui mènent un combat au quotidien.



ROV

4x4

01 60

DES

S



CAISSE N° 1164

POIDS

ENTRETIEN AVEC VALÉRIE BONNETON

Qu'est-ce qui vous a convaincue d'incarner Suzanne dans *Des jours meilleurs*?

La volonté et la curiosité d'aller vers des rôles toujours différents, d'explorer d'autres univers. J'adore faire rire, mais je peux faire autre chose, et à cet égard, avoir l'occasion d'incarner Suzanne était enrichissant. J'étais très touchée par ce personnage qui cache une sévère dépression derrière son alcoolisme. Au-delà de cela, le film traite du sujet de l'alcoolisme au féminin, qui est tellement sensible, tellement complexe. L'alcoolisme, c'est toujours pour les autres, ce n'est jamais pour soi. On se dit qu'on n'est pas concerné par cette addiction. C'est souvent une souffrance dissimulée, la peur d'ouvrir les yeux sur soi-même. C'est difficile, car ce n'est pas une maladie où, d'un seul coup, on se dit : « Tiens, j'ai un problème de santé, il faut que j'aille voir un médecin, il va s'occuper de moi. » Le chemin pour arriver à mettre des mots là-dessus n'est pas facile, c'est pourquoi il est essentiel de pouvoir en parler. Et comme toujours, dès qu'on fait face à une addiction, c'est le début d'une lutte féroce. Alors, la raconter, la filmer, la jouer... je trouvais que c'était important.

En quoi ce film, qui est un des premiers films à évoquer l'alcoolisme au féminin, est différent dans sa représentation ?

Chez les femmes, l'alcoolisme est encore un sujet tabou alors qu'un homme qui boit au cinéma, c'est normal, on trouve même que c'est le signe d'une personnalité qui a du tempérament. Quand il s'agit d'une femme, c'est plus une honte, elle est davantage traversée par une grosse culpabilité. Les réalisateurs, Elsa et Hyppolite, connaissaient très bien le sujet. Ils se sont montrés très engagés, à l'écoute. J'ai beaucoup aimé vivre cette expérience avec eux.



Qui est Suzanne, selon vous ?

C'est quelqu'un qui ne pense pas à elle, qui ne s'occupe pas d'elle, comme beaucoup, beaucoup de femmes. Certaines femmes souvent prennent énormément en charge les autres, leurs enfants, leurs maris... Et du coup elles se sentent comme si elles ne comptaient pas, comme si elles ne peuvent rien, n'existent pas sans les autres. Suzanne est de ces femmes-là. Sa vie est considérée comme banale, c'est une vie de tous les jours, et ce qui lui arrive, peut advenir à beaucoup de femmes comme elle.

Le fait qu'elle soit veuve est-il important ?

Je vous répondrai en citant l'exemple qui m'a marquée de Laurence Cottet, que nous avons rencontrée lors de la préparation du film. Elle nous a raconté sa vie avec son mari. Elle partageait un verre ou deux de bon vin avec lui, et puis subitement il est mort. Immédiatement cela a été la chute. Elle a bu parce qu'elle était seule, et Suzanne est comme ça. C'est une personne hypersensible qui n'arrive pas à vivre sans les autres. Au début du film, elle est extrêmement seule. C'est même inconscient à quel point elle ressent que sa vie d'adulte est comme morte. Elle survit comme elle peut pour assurer face à ses enfants, à son travail, puis elle ne parvient plus à gérer quoi que ce soit. Elle pense quand même que tout cela est normal, qu'elle peut continuer ainsi, mais à un moment donné, elle tombe, et là, elle est bien obligée de réagir, car elle perd ses enfants. Petit à petit, elle va survivre, faire autrement en intégrant ce centre de désintoxication. Et ce constat très douloureux, mais salvateur, et qui peut passer par le rire aussi, qu'on n'est jamais rien sans les autres, illumine tout finalement pour Suzanne.

Comment avez-vous préparé votre rôle par rapport au sujet du film ?

Nous avons passé une journée avec les réalisateurs et mes partenaires Michèle Laroque et Sabrina Ouazani, dans un centre de désintoxication où nous avons pu constater qu'il y a différentes sortes d'alcoolisme. Dans le cas de Suzanne, ce n'est pas un alcoolisme mondain. C'est un alcoolisme solitaire, qui la met dans un état vraiment grave. Elle pourrait mourir de son addiction si elle continue à ce rythme-là, celui du début du film. Pour moi, il fallait aller chercher ce personnage au bout de sa vie, en proie à une immense souffrance et une totale solitude. Alors la rencontre au centre avec ces femmes incroyables qui luttent réellement contre leur alcoolisme, dont certaines ne tenaient plus physiquement, qui marchaient dans une vraie torpeur, m'a fait comprendre comment incarner le personnage très cassé de Suzanne, qui s'exprime peu. Ça m'a bouleversée et troublée.

Pourquoi ?

Parce que c'est à l'encontre de ce que j'ai l'habitude de jouer, de faire, de ce que je suis aussi. Je suis plutôt une bavarde, et j'ai plutôt des rôles qui parlent beaucoup, mais je sais qu'on peut trouver à l'intérieur de soi, une identité plus mutique. Je suis reconnaissante d'avoir pu explorer cela.



Votre personnage passe par plusieurs étapes : celle de la chute, l'obligation de soins, donc la lutte et la redécouverte d'elle-même. Elle a plusieurs rythmes physiques, de la grande fatigue du début au sourire de la désintoxication. Comment avez-vous négocié ces différents stades ?

J'en reviens toujours à ces femmes rencontrées au centre. À leur contact, j'ai constaté et compris surtout leur désir de se raconter, la résilience qui pousse à se battre, et se dire qu'il est possible d'évoluer physiquement quand on va mieux, qu'on s'occupe de soi, qu'on fait du sport, qu'on mange sainement. Les transformations physiques qui s'opèrent sont incroyables. On s'en sort doucement. Cela ne veut pas dire que c'est gagné, mais par exemple Suzanne commence à se regarder davantage au fur et à mesure que l'histoire avance. Ce qu'elle traverse est hyper douloureux, mais ça peut s'éclaircir. Donc il était vraiment important de travailler sur les différentes gestuelles de mon personnage, pour marquer chaque étape de son cheminement. Tout est toujours possible. Il n'est jamais trop tard pour se regarder, s'occuper de soi, et s'aimer. La vie reste toujours belle. C'est précieux de pouvoir raconter ce genre d'histoire, parce qu'on connaît tous des gens, des femmes, dans cette situation.

Comment avez-vous travaillé avec vos partenaires Michèle Laroque et Sabrina Ouazani ?

Assez simplement, à travers leurs personnages respectifs que mon personnage rencontre, qui débarquent dans une association, et chacune raconte son histoire. Comme dans la vie, on va se côtoyer, s'aimer ou pas, et se laisser surprendre. On sait ce qu'on va vivre avec des gens différents. Mon personnage a son histoire, son parcours, et elle va à la découverte des autres dont elle ne sait rien.

C'est aussi un film de groupe, et même de troupe. Parlez-nous de ce travail avec les autres comédiennes du film lors des scènes où il fallait en quelques sortes se placer au cœur du jeu collectif ?

Pour Suzanne, être au centre, au milieu d'un collectif, lui apporte énormément. Elle retrouve un cadre, comme à l'école ! Heureusement qu'il y a les autres, ce groupe qui enrichit tout. Suzanne arrive, elle ne sait pas comment ça va se passer, elle a une immense appréhension, parce qu'aller à la rencontre des autres, dans ce cas-là, c'est la honte. Chacun pense qu'il est moins alcoolique que l'autre, alors qu'elles sont chacune dans un état aussi grave les unes que les autres. Et ces actrices ont incarné tout cela de façon absolument fabuleuse, je les ai adorées. Il faut aussi parler de Clovis Cornillac qui est un acteur sublime. Les scènes avec lui étaient au-delà de tout, uniquement par le regard qu'il pose sur vous. Il y avait tellement de compassion dans ses yeux, que j'étais bouleversée, pourtant j'avais lu la séquence, tout était écrit, mais Clovis allait bien plus loin que ce que je pouvais imaginer.

En quoi la solidarité est-elle une notion particulièrement importante pour votre personnage qui au départ est une femme seule ?

Au début effectivement Suzanne est enfermée avec son alcoolisme et sa honte, et j'imagine que cet enfermement fait qu'il n'est pas possible pour elle d'aller vers les autres. Elle lutte pour tout, et être confrontée à cette association, au centre, être obligée d'y aller, ne pas avoir le choix, font qu'elle est tout d'abord assez fermée. Et malgré tout, la vie prend le dessus et elle parvient à s'ouvrir. Malgré la souffrance, la culpabilité, d'un seul coup avec ces femmes, à leur contact, quelque chose se produit. On est ensemble. On retrouve cette notion de communauté, de solidarité. On trouve la foi

en l'autre qui vit peut-être quelque chose de pire que ce que l'on vit. Ça me touche énormément de voir que toujours, la vie continue, c'est ce que j'aime dans ce film, se dire que les autres sont là.

Des jours meilleurs, c'est aussi une comédie populaire. Quel est l'importance de l'humour qui innerve tout le film ?

C'est la vie ! C'est comme quand on rencontre des gens qui ont des maladies graves, ils disent qu'ils n'ont jamais retrouvé autant leur sens de l'humour. C'est très touchant, il n'y a plus qu'à rire en quelques sortes. Alors évidemment qu'il y a de l'humour chez ces femmes, et oui, il n'y a plus qu'à rire. Donc on rit beaucoup. Le rire dans le film est spontané, salvateur, nécessaire et donc naturel.

Le thème de la guérison est évidemment très fort dans ce film qui va vers la vie. Pouvez-vous nous parler de cette quête, de cette traque du bonheur ?

Ça peut faire penser à un polar, là encore comme dans la vie, mais là les démons contre lesquels il faut se battre pour réussir à atteindre son but, celui de la guérison, sont multipliés par trente, et ce qui corse les choses c'est que rien n'est jamais gagné.

Vous devez jouer dans et avec deux espaces primordiaux que sont le centre quasi fermé et le désert totalement ouvert. Comment avez-vous appréhendé ces deux territoires qui demandent des énergies différentes ?

Je trouve que le désert est un enfermement vide, c'est le désert au sens propre du terme. Ça me fait penser aux films des frères Coen, ça raconte un ailleurs, un no man's land, avant d'arriver vraiment vers la lumière. Je trouve ça génial d'avoir trouvé l'idée du désert. C'est comme dans les films angoissants, il n'y a rien autour, il n'y a qu'elles, Suzanne, Diane, Alice, mais elles sont ensemble. Elles ne font qu'une, comme si elles devenaient une seule entité avec un même but, s'en sortir. Elles sont seules dans la voiture à devoir se débrouiller.

Le centre, c'est autre chose, c'est vraiment le cauchemar pour Suzanne, celui de ne pas y arriver face à toutes ces femmes, alors après, face à l'extérieur que représente le désert, il y a quand même quelque chose qui s'ouvre. D'ailleurs ce n'est pas la même lumière qui effectivement opère sur ces deux territoires. Pour Suzanne, le désert c'est passer une étape, celle de la liberté, c'est un bond énorme pour elle d'arriver dans cet endroit.

Des jours meilleurs est aussi un film de visages nus. C'est un challenge pour votre personnage d'apparaître sans artifice, cela fait-il partie, à votre avis, du début de son processus de guérison ?

C'est très juste et c'est très bien comme ça, même si j'ai beaucoup de mal de me voir ainsi ! Quand on a vu les visages de ces femmes dans le centre que nous avons visité, il est apparu absolument nécessaire de montrer la répercussion physique de l'alcool sur les êtres, et mon personnage de ce point de vue-là est très marqué au début. Et ce qui



est merveilleux alors, c'est d'observer l'évolution de son visage. À titre personnel, je peux dire que « j'y suis allée », j'ai voulu jouer ce rôle à 200 %, c'est fou de jouer cet état de douleur. Tout se voit tout le temps sur le visage de Suzanne, c'est ce que j'aime, et j'ai été tellement heureuse d'explorer ça.

Il y a une phrase dans le film qui résume le mystère du combat contre l'addiction : « L'addiction, ce n'est pas une question de volonté... » En quoi était-elle indispensable au film ?

Je pense aussi ce doit être très compliqué de comprendre d'où vient une addiction, et encore plus compliqué de s'en défaire. Il y a quelque chose de radical dans le fait de se confronter à sa propre addiction, c'est une question de survie, c'est au-delà de la volonté.

Quelle est votre interprétation du titre ?

Je l'adore car c'est une ode à la vie. Mon interprétation du titre est que tout est possible, et que la vie est belle et qu'il faut y voir la beauté. C'est ce message qui me plaît, c'est une résonance pour tout ce qui advient dans nos vies. Et de montrer à ces femmes éprouvées que tous les moyens sont bons pour y arriver.

Enfin, avez-vous appris la mécanique automobile comme votre personnage ?

Je n'ai rien retenu ! Et j'ai par ailleurs un sens de l'orientation catastrophique, alors le Rallye automobile, ce n'est pas pour moi, mais j'ai adoré le tester !

Qu'avez-vous appris en tournant ce film ?

On apprend toujours des choses en tournant. J'ai appris à faire plus attention à moi, à m'aimer et à avoir envie aussi d'aider les autres, parce qu'il faut profiter de la vie en appréciant, par exemple, ce qu'au départ, on n'aime pas chez soi.



ENTRETIEN AVEC MICHÈLE LAROQUE

Qu'est-ce qui vous a convaincue d'incarner Diane dans *Des jours meilleurs*?

Le sujet, qui est extrêmement humain, parce que j'aime l'âme humaine. On sait qu'il y a parfois de l'autodestruction dans la vie d'un être, qu'il y a parfois des constructions mentales fragiles qui plongent dans le désespoir, et appellent cette autodestruction. Parfois, on connaît ça à des moments de vie difficiles, ou délicats, comme par exemple à l'adolescence. J'ai été entourée par des gens fragiles, qui sont mes amis. J'ai observé à quel point on pouvait traverser ce genre de moments dans une vie. Donc c'est bien de parler de ce qu'on a vu autour de soi, et de se servir des informations qu'on a emmagasinées pour raconter ces histoires.

Qui est Diane, selon vous ?

Pour moi Diane est une comédienne qui a commencé le métier un peu trop jeune, trop entourée de metteurs en scène, ou de gens du métier plus âgés, qui se sont peut-être servis de la jeune fille qu'elle était. Et il y a eu des déconvenues de la part de ces gens qui, quand ils en ont fait le tour, l'ont jetée. Puis, elle est tombée enceinte et s'est retrouvée seule et malheureuse. Le moyen d'oublier un peu ce malheur pour Diane, c'était de boire. Voilà l'histoire secrète, que je me suis inventée, de mon personnage. C'est comme ça qu'on m'a appris à travailler un rôle quand j'ai fait mes études aux États-Unis. C'est une construction très subjective, et dans la biographie que je peux établir de mon personnage, il y a eu aussi des abandons des parents. Et c'est comme ça que Diane revit des choses qui l'ont traumatisée.



Y avait-il quelque chose de spécial à incarner une comédienne ?

Je porte un regard plein d'affection sur les gens de ce milieu. Et j'avais envie aussi de me moquer gentiment à travers ce personnage de situations privilégiées, car quand on fait ce métier, on intègre un peu à chaque rôle des vies parallèles, et ça aide beaucoup à vivre d'ailleurs. C'est très agréable. Je dis toujours : quand on arrive sur un tournage, c'est un peu comme des vacances de vie. On est vraiment dans une bulle qui nous transporte ailleurs, c'est touchant, on en a besoin. Diane me permettait de me souvenir de ça.

Comment avez-vous préparé votre rôle par rapport au sujet du film : l'alcoolisme au féminin ? Qu'avez-vous découvert ?

Avec Valérie Bonneton et Sabrina Ouazani, on est allées passer une journée dans un centre de désintoxication. On a également parlé avec Laurence Cottet. Alors, entre la journée au centre, l'échange avec Laurence, et mes souvenirs emmagasinés tout au long de ma carrière ou de ma vie, ce sont autant d'informations sur l'âme humaine, et une manière de se préparer à incarner mon personnage dans la mesure où je crois que l'on a tout en nous aussi. C'est pour ça qu'on est comédien, on arrive à endosser des identités qui ne ressemblent pas à ce qui nous définit personnellement, qui ne sont pas nous, mais on sait que ces personnalités existent, et qu'on aurait pu être l'une d'elles. Jouer, c'est faire appel à ce que l'on sait, et ce qu'on détient.

Comme ces femmes rencontrées au centre ?

Quand on est allées voir toutes ces femmes dans le centre de cure, c'était extrêmement émouvant. Il y a peu de femmes par rapport au nombre d'hommes dans ce type de lieu,

car les maris de femmes alcooliques les laissent rarement aller en cure, parce qu'une femme, même alcoolique, tient la maison, s'occupe des enfants. Je me rappellerai toujours cette journée, ce sont des épreuves vraiment difficiles qu'elles vivent. Nous c'est du cinéma, mais ces femmes, elles, doivent aller chercher leur force pour s'en sortir vraiment, et pas seulement de manière temporaire ou éphémère, ce qui est très dur. Il y en a qui réussissent, heureusement.

Votre personnage passe par plusieurs étapes dont celle de la lutte et la redécouverte d'elle-même. Comment avez-vous négocié ces étapes ?

Mon personnage est dans le déni. Lors de l'entretien qu'elle passe avec la psy, elle dit qu'elle ne regrette pas son parcours. Et je me dis qu'elle ne regrette pas, car si elle n'avait pas eu l'alcool, elle ne serait plus là pour en parler. Le désespoir qui a fait qu'elle est devenue alcoolique, est toujours là, mais elle a davantage de volonté désormais. Elle voit une façon de s'en sortir pour réussir à reconquérir sa fille, et ça, c'est quand même déterminant d'avoir une solution pour s'en sortir. C'est tout à coup une légère remontée vers la vie.

Comment avez-vous travaillé avec vos partenaires Valérie Bonneton et Sabrina Ouazani ?

On s'était vues en lecture, puis lors de la journée au centre de cure, et on se connaît par ailleurs très bien. Chacune travaille sur son personnage, on discute avec les réalisateurs, et sur le tournage, c'est comme dans la vie, quand on se retrouve, on s'ajuste à certaines réactions de chaque partenaire.

C'est aussi un film de groupe, et même de troupe. Parlez-nous de ce travail avec les autres comédiennes du film lors des scènes où il fallait en quelques sortes se placer au cœur du jeu collectif ?

Pendant toute la partie de la cure, au centre de désintoxication, on était avec toutes ces femmes extraordinaires, ces comédiennes qui étaient très heureuses vraiment de faire ce film. On a beaucoup ri. C'était un bon moment entre femmes, et avec quelques hommes aussi ! C'était très, très fort, plein de tendresse, d'écoute, de curiosité et de rires. Et ça fait du bien de rire, surtout sur ce type de sujet. Dans les séquences de groupe, on était toutes ensemble, et tout était écrit, mais tous les moments où on était en entretien seule, en face de la psy, tout est improvisé. Pour cette scène, je suis allée chercher les mots que Diane pourrait employer pour décrire la vie qu'elle avait eue, et sa façon de l'analyser, car c'est un personnage assez intelligent.

Des jours meilleurs, c'est aussi une comédie populaire. Quelle est l'importance de l'humour qui innerve tout le film ?

C'est important comme ça l'est dans la vie. Ici, ce sont les situations qui sont drôles, ce n'est pas une réplique, ni un gag. Dans une situation dramatique justement, une attitude tout à coup, le réflexe d'un personnage, ou les accidents dans leurs parcours des héroïnes jouées par exemple par Valérie, Sabrina, ou moi-même, avec leur côté pathétique, peuvent déclencher un rire ou un sourire. C'est vraiment très vivant dans ce sens-là. Moi, ce que j'aime, c'est que ça ressemble à la vie, et que c'est vrai. C'est important. J'aime y croire, dans le tragique comme dans la comédie, c'est comme ça que je ressens des émotions. Si je n'y crois pas, je n'entre pas dans l'histoire.

Le thème de la guérison est évidemment très fort dans ce film qui va vers la vie. Pouvez-vous nous parler de cette quête ?

Diane ne cherche pas à guérir, elle veut reconquérir sa fille, parce que c'est vraiment sa grande souffrance, donc elle ne veut pas guérir, elle veut faire plaisir à son enfant, elle veut qu'elle la reconnaisse comme sa mère, elle veut parvenir à ça. Il ne s'agit pas encore de guérison dans ce cas-là. L'étape où Diane va se dire : « j'ai envie de guérir, j'ai envie d'aller bien », viendra plus tard.

Vous devez jouer dans et avec deux espaces primordiaux que sont le centre quasi fermé et le désert totalement ouvert. Comment avez-vous appréhendé ces deux territoires qui demandent des énergies différentes ?

Je pense d'abord au désert. Le désert, c'est la liberté dans le sens où c'est aussi semé d'embûches. La liberté qu'est-ce qu'on en fait ? Va-t-on replonger ? Ça fait peur d'être un peu sans repères, c'est plus simple d'être au centre parce qu'il y a des horaires et des règles. Et tout à coup le désert... en plus mon personnage est fatigué et doit négocier avec cet espace très difficile, vraiment dangereux qu'est le désert, sur plein de points différents, physiques et moraux. Mais finalement ce ne sont pas les lieux qui comptent, ce n'est pas l'extérieur qui influe sur le personnage. Tout vient de l'intérieur.



Des jours meilleurs est aussi un film de visages nus. C'est un challenge pour votre personnage d'apparaître sans artifice, cela fait-il partie, à votre avis, du début de son processus de guérison ?

Là aussi tout vient de l'intérieur. On ne se préoccupe pas de savoir comment est son visage. On est comme dans la vie. Ce qui est déterminant, c'est de savoir qui est exactement le personnage, puis le devenir, et ainsi on ne se pose plus aucune autre question sur l'apparence que l'on revêt.

Des jours meilleurs convoque des thèmes qui nous concernent tous, comme la solidarité, et l'importance de la famille. Comment cela se traduit-il pour votre personnage ?

Ce sont des thèmes très vrais, c'est là qu'on s'identifie à une histoire, quand les choses qui la composent, sont sincères, existent vraiment, ne sont pas fabriquées. Par exemple, on peut tous s'identifier à quelque chose, ou à quelqu'un, dans ce film. On a autour de nous des gens plus fragiles que d'autres et c'est bien d'avoir de l'amour et de la tendresse pour ces gens-là, parce qu'ils en ont besoin, parce que si on ne va pas bien, c'est aussi peut-être parce qu'on a manqué d'amour dans sa vie. Il ne faut pas juger, mais être davantage à l'écoute.

Parmi les choses qui nous concernent tous, il y a le rapport parent-enfant, dans le cas de Diane, mère-fille, qui innerve l'histoire. Pouvez-vous nous en parler ?

Oui, c'est une blessure énorme de perdre sa fille, de ne plus être respectée par sa fille, de l'avoir fait souffrir en tant que parent. On veut rendre nos enfants heureux. L'autodestruction, c'est contre soi-même, mais il y a des dommages collatéraux, c'est ça le problème. Dans le cas de Diane, sa fille est victime du mode de vie de sa mère. Ça provoque des désastres, car chaque parent veut rendre ses enfants forts, et heureux !

Il y a une phrase dans le film qui résume le mystère du combat contre l'addiction : « L'addiction, ce n'est pas une question de volonté... » En quoi était-elle indispensable au film ?

C'est très vrai. Diane commence à avoir de la volonté à la fin, et ça, c'est le signe que quelque chose a quand même été réglé.

Quel est votre interprétation du titre ?

Que tout est fait pour arriver à ce titre, tout est fait pour qu'enfin il y ait ces jours meilleurs dans les vies de ces femmes, et c'est ce qu'on leur souhaite à toutes.

Qu'avez-vous appris en tournant ce film ?

Ce que j'ai vécu de très fort, c'est cette journée dans ce centre, passée avec ces femmes et ces hommes. C'est une expérience qui m'a permis de voir exactement comment les choses se passaient, ce que ces êtres en souffrance traversaient. J'ai vu comment les anciens accueillent les nouveaux, comment ils se préviennent, sont solidaires et gentils les uns avec les autres. Je ne connaissais pas du tout ce genre de centre. C'est beau de voir ce type de relations entre les êtres humains.



 totum
pharmaciens


RALLY
DU

LISTE ARTISTIQUE

SUZANNE	VALÉRIE BONNETON
DIANE	MICHÈLE LAROQUE
ALICE	SABRINA OUAZANI
DENIS	CLOVIS CORNILLAC
CHANTAL	SOPHIA LEBOUTTE
DOCTEUR MATHYS	MYRIEM AKHEDDIYOU
COLETTE	LAURENCE COTTET
THÉO	MANUEL GINION
YOHAN	CORENTIN CAMUS
JONAS	FELIX BRIAND
HUGUETTE	ISABELLE DE HERTOIGH
LINDA	STÉPHANIE CHAMOT
NORA	CHRISTELLE DELBROUCK
SANDRINE	INGRID HEDERSHEIDT
LAURE	SOPHIE MARECHAL
MYRIAM	ISABELLE AUCIAUX
CAROLE	PATRIZIA BERTI
LÉA	ADÈLE SIERRA
PATRON DE SUZANNE	DAVID MACALUSO

LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE Elsa BENNETT
Hippolyte DARD

PRODUIT PAR Vanessa DJIAN

PRODUCTEUR EXÉCUTIF Eric JOLLANT

UNE COPRODUCTION DAÏ DAÏ FILMS (FR)
NEWEN FRANCE (FR)
CAPA STUDIO (FR)
FRANCE 3 CINÉMA (FR)
LES GENS (B)
IMPACT (FR)

AVEC LE PARTENARIAT DE CANAL PLUS
CINÉ + OCS

AVEC LE SOUTIEN DE FRANCE ADDICTIONS
TOTUM PHARMACIENS

SCÉNARIO Elsa BENNETT
Hippolyte DARD
Louis-Julien PETIT

CASTING Okinawa GUERARD

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE Thomas LEREBOUR

SON Yves BEMELMANS

MUSIQUE ORIGINALE Clémence DUCREUX

DÉCORS Noëlle VAN PARYS

COSTUMES Laetitia BOUIX

MAQUILLAGE Suzel JOUGUET

SCRIPTTE Emily-Jane TORRENS

IER ASSISTANT RÉALISATEUR Florian KUHN

DIRECTION DE PRODUCTION Emmanuel FAYER

COORDINATRICE DE PRODUCTION Marjorie Groiselle

MONTAGE IMAGE Emmanuel FERRIER

MIXAGE Damien Lazzerini

RÉGISSEUSE GÉNÉRALE Stéphanie GHEERADYN

DISTRIBUTION FRANCE WILD BUNCH

VENTES INTERNATIONALES NEWEN CONNECT